

Gilbert
Melki

Emmanuelle
Devos

Cyril
Descours

Nina
Meurisse



COMPLICES

un film de Frédéric Mermoud

presse
MARIE QUEYSANNE
113, RUE VIEILLE DU TEMPLE
75003 PARIS
T. 01 42 77 03 63



5, RUE DU CHEVALIER
DE SAINT-GEORGE
75008 PARIS
T. 01 42 96 01 01
F. 01 40 20 02 21

FESTIVAL DE LOCARNO 2009
COMPETITION OFFICIELLE

FESTIVAL DE CHICAGO 2009
GOLDEN PLAQUE (PRIX DE LA MISE EN SCÈNE)

Tabo Tabo Films présente

COMPLICES

un film de **Frédéric Mermoud**

avec **Gilbert Melki, Emmanuelle Devos, Nina Meurisse, Cyril Descours**

DURÉE 1H33

AU CINÉMA LE 20 JANVIER

photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

SYNOPSIS

Dès leur premier regard échangé dans un cybercafé, Vincent et Rebecca se sont aimés. Ils sont jeunes, 18 ans à peine, et regardent la vie avec insouciance.

Pourtant, deux mois plus tard, le corps de Vincent est retrouvé dans le Rhône et Rebecca a disparu.

L'inspecteur Hervé Cagan et sa co-équipière Karine Mangin sont chargés de l'enquête.

Alors qu'ils remontent le fil de l'histoire d'amour qui liait *à la vie à la mort* Vincent et Rebecca, Hervé et Karine se retrouvent confrontés aux failles de leurs propres vies.

ENTRETIEN

AVEC LE REALISATEUR (Paris, juin 2009)

Votre travail, dès vos premiers courts métrages, explore ce que vous appelez « les petites transgressions ». Avec ce premier long, vous poursuivez cette exploration. Comment est né le film « Complices » ?

Avec « Complices », je voulais une nouvelle fois sonder la question du désir amoureux chez des jeunes gens ; et je me suis dit que cela pourrait être intéressant d'inscrire ce thème dans un genre codé comme le polar. Alors que je réfléchissais à ce film, une affaire a éclaté à Neuilly et m'a frappé : deux jeunes garçons, dont l'un était étudiant en école de commerce, avaient mis en ligne des annonces de tapin pour des filles encore mineures. Lors de l'enquête, les policiers avaient été surpris de constater que tout ce petit monde provenait de la classe moyenne, avec son cortège d'accessoires de marques et de codes urbains. Je trouve que ce fait divers cristallise un changement auprès d'une certaine jeunesse : la revendication d'un désir assumé de consommation et une sorte de précocité phénoménale dans les rapports sexuels qui masque

parfois une immaturité affective et un vrai désarroi amoureux. Si le rapport au corps évolue, il est toujours animé par des figures romanesques, voire romantiques.

Qu'est-ce qui était intéressant selon vous dans ce fait divers pour le film ?

Le fait divers ne représentait qu'un élément déclencheur parmi d'autres. Très vite, je me suis affranchi du factuel, transformant ce qui me semblait superflu. J'ai alors décidé que tous les jeunes du groupe auraient le même âge, tout juste 18 ans, même celui qui organise les passes. Cela rendait cette nébuleuse plus opaque, plus inquiétante. Au fond, le nœud sociologique de cette affaire ne m'intéressait pas, car je n'étais pas en train de travailler sur un sujet de société. Je voulais plutôt explorer un certain mode d'être de deux jeunes amoureux, leur manière de jouer avec leur désir, leur corps, de transgresser des normes sociales et d'éprouver une sorte de présent pur.

Comment s'est imposée la forme du récit, ces deux histoires qui s'encastrent ?

« Complices » confronte deux univers antagonistes que la mort de Vincent, le jeune prostitué, va réunir.

D'un côté, le monde des adultes dans lequel évoluent des personnages solitaires, inquiets, en déficit d'amour; de l'autre, le monde des jeunes, régi par l'insouciance et la jouissance de l'instant présent, qui révèle un rapport décomplexé, presque naïf avec le corps et le sexe. Pourtant, peu à peu, des mises en miroir s'instaurent, comme si l'un des mondes était l'écho inversé de l'autre. Alors que chez les jeunes, le couple est vécu de manière fusionnelle et jouissive, chez les adultes, les personnages de Gilbert Melki et Emmanuelle Devos incarnent une sorte de non-couple, rongé par la solitude, traversé peut-être par un désir, mais qui reste frustré. L'entrelacement de ces deux temps narratifs permettait de renforcer cette idée que deux mondes coexistaient, se frôlaient, alors qu'ils étaient régis par des codes et des règles différentes.

Chaque histoire a une temporalité qui lui est propre. L'enquête des flics a lieu sur une période courte, alors que l'histoire d'amour court sur beaucoup plus de temps...

Les deux histoires ont en effet leur durée propre. Le récit des adolescents se déploie sur deux mois environ alors que l'enquête dure huit jours. Ces deux temporalités

font alors écho à deux dramaturgies. L'enquête est plus minimaliste, elle s'inscrit dans des blocs de temps, reposant sur une temporalité proche de la chronique, alors que la romance des jeunes gens est plus romanesque, elliptique, jouant sur les péripéties.

Comment avez-vous travaillé à l'image la cohabitation de ces deux mondes imperméables ?

Quand j'ai commencé à réfléchir aux partis pris de mise en scène, je me suis dit, avec Thomas Hardmeier, mon chef opérateur, qu'il fallait que le film ait une certaine unité stylistique, tout en préservant la spécificité des deux temps. Assez vite, nous avons décidé que l'histoire des jeunes serait filmée à l'épaule, avec une lumière solaire et des tons soutenus. Les séquences seraient plus découpées, privilégiant le romanesque et les ellipses. Nous allions aussi être près des corps, des peaux, traquant les visages en plans serrés. Par contre, l'histoire des adultes allait être filmée de manière plus posée et lente, dans des tons un peu plus froids et monochromes : nous allions surtout filmer ces personnages au travail, confrontés aussi au vide de leurs vies privées. Avec des valeurs de plans larges, privilégiant le plan américain.

La génération des adultes enquête littéralement sur l'autre génération, explore ses espaces, parcourt ses dangers, se perd dans ses égarements, mais elle en ressort aussi transformée...

Il est certain que lorsque le film commence, Cagan, le flic incarné par Melki, est du côté de la loi : c'est à travers ce prisme qu'il décode le réel et qu'il tente de réordonner le « chaos » dont il est le témoin. À mesure que son enquête avance, il prend peu à peu conscience qu'il n'a pas les clefs pour comprendre ce qui au fond s'est vraiment passé. Il y a une sorte d'impuissance à décrypter du point de vue éthique les événements. Et il y a sans doute un renversement de valeurs qui s'opère. Progressivement, il apprend à lâcher prise et à surprendre son jugement. Et au terme de ses investigations, Cagan est sans aucun doute confronté à un choix qui bouleversera son échelle de valeurs. Si « Complices » s'inscrit dans un genre, qui repose sur une intrigue, le film s'attache d'avantage aux personnages, ce qu'ils ressentent et à leur voyage. Parfois, je me disais que peu à peu, Cagan devenait un « Mensch » à travers cette enquête.

Comment avez-vous pensé à Gilbert Melki pour jouer le flic ?

Je cherchais un acteur qui ait une vraie présence, même dans des moments de vide. Et je trouve que Gilbert dégage immédiatement quelque chose, même si la situation dans laquelle le personnage évolue est très ordinaire. J'avais besoin d'un acteur qui soit capable d'habiter des situations ténues. J'aimais aussi cette dualité chez lui : il peut être très drôle, mais avec une facette sombre, inquiète. Enfin, je voulais que le flic soit une sorte d'homme sans qualités, très « normal », mais avec un style propre.

Après avoir écrit votre court métrage « Le Créneau » pour Emmanuelle Devos, vous lui offrez ici un contre-emploi surprenant...

Quand j'ai travaillé avec Emmanuelle sur « Le Créneau », j'avais aimé cette manière qu'elle a de s'emparer d'un rôle, avec une sorte de naturel déconcertant. Elle est capable de jouer des personnages en apparence si différents, car elle mêle naturel et composition. Comme j'avais très envie de la retrouver, je l'ai appelée pour lui proposer le rôle d'une femme flic, seule, cherchant

à se caser et désirant un enfant. Et c'est sans doute ce décalage d'image qui lui a plu. Ce mélange de douceur et de fermeté qui caractérise tant Emmanuelle que son personnage. Emmanuelle a d'ailleurs un vrai sens du détail, du singulier, et cela se traduit à toutes les étapes de la construction du personnage.

Nina Meurisse était la « Rachel » de votre court métrage, et déjà la révélation de « L'Escalier ». Avez-vous écrit le rôle de Rebecca pour elle ?

Quand j'ai commencé à écrire le film, je m'interdisais de penser à des acteurs. Pourtant, j'ai très vite su que j'allais proposer à Nina le rôle de Rebecca, car elle a un sens du jeu stupéfiant. Je me disais qu'elle saurait incarner ce personnage avec justesse et vérité. Et Nina donnait un sens au projet car elle est solaire et rayonnante. Cette pulsion de vie qui anime les jeunes me semblait fondamentale. Vincent et Rebecca vivent un âge où tout est possible et où les contradictions peuvent cohabiter. Ils ne sont jamais innocents, mais plutôt inconscients. Avec pour seul horizon le présent de leur amour, qui fait d'eux des êtres invulnérables et aveugles.

Le magnétisme de Cyril Descours rend d'emblée très réel l'amour de Rebecca. Comment avez-vous trouvé votre Vincent ?

C'est une rencontre formidable, car il n'était pas évident de trouver un acteur qui cristallise à la fois le désir des hommes et des femmes, et ce avec un tel naturel. Cyril s'est très rapidement imposé lors des essais. Il est à la fois très instinctif et très technique, et dégage une sorte d'aura étonnante. Même dans des scènes délicates, il a une aisance avec son corps et ses gestes, qui m'a immédiatement frappé. Il manifestait aussi une vraie intelligence de son rôle. Il a fait des recherches, rencontré des escort boys pour enrichir son jeu et le nourrir...

Le troisième adolescent, Thomas joué par Jérémy Kapone, dans l'ombre du film, crève pourtant, lui aussi, littéralement l'écran...

Jérémy incarne d'emblée un personnage plus ambigu. Et c'est sa force. À sa manière, Jérémy est aussi fascinant, mais dans un registre plus noir. Ce qui est étonnant, c'est que son assurance contient en son sein même sa propre limite, sa fêlure. C'était important que le chef de

la bande ait le même âge que les autres. Cela rendait le groupe plus intrigant. Et le personnage de Thomas bien plus complexe : il est rongé par son amour pour Vincent, de manière quasi romantique.

Rebecca se joint à Vincent dans la transgression, comme un acte amoureux de plus. Est-ce qu'à deux, la transgression prend un autre caractère, plus complexe ?

Rebecca ressent effroi et fascination lorsqu'elle comprend que Vincent tapine. Sa première réaction est la rupture pure et simple. Mais elle est aussi happée par Vincent, son magnétisme, la liberté qu'il incarne. Il me semble que son passage à l'acte s'explique de deux manières. D'abord, elle veut vivre tout ce que vit son petit copain, par amour, dans cette idée de fusion et de partage complet. Et de manière plus profonde, elle veut aussi se confronter à ses propres limites, même si elle souffre de se livrer ainsi. Au fond, Rebecca croit sans doute qu'elle doit sauver Vincent, comme si elle était la seule à saisir sa fêlure. Le film raconte aussi l'histoire d'une jeune fille qui s'individualise, se construit à travers des actes forts. Elle n'est jamais une victime ; elle devient plutôt, à sa manière, une sorte d'héroïne ordinaire.

Comment avez-vous travaillé avec eux les scènes de sexe ?

D'emblée, j'avais en tête des scènes à la fois frontales et pudiques. Dans ces séquences, ce qui prime, c'est l'émotion des jeunes gens, leurs hésitations, la manière dont ils éprouvent le risque, jusqu'à l'égarement. Concrètement, nous avons lu les séquences avec les comédiens, nous avons parlé des enjeux qu'elles contenaient, puis je suis revenu vers eux avec mon découpage. Avant de tourner les scènes, les acteurs savaient ce que j'allais filmer et avec quels cadres. Ensuite, au moment du tournage, nous pouvions faire des modifications, mais toujours en se concertant. Il y avait aussi une vraie relation de confiance entre nous, et entre eux, ce qui était fondamental.

La transgression traverse « Complices » d'un bout à l'autre jusqu'à la tragédie...

Je trouve que la fiction doit être transgressive, se confronter à nos limites, à nos codes, ne serait-ce que pour interroger le monde et nous-mêmes. Et c'est vrai qu'ici les petites transgressions se métamorphosent

en quelque chose de plus viscéral. Dans « Complices » lorsque la limite est dépassée, que les passes dérapent, il reste encore l'amour des deux jeunes gens Rebecca et Vincent. À ce moment précis, ils savent que leurs destins sont liés, qu'ils sont devenus des amants criminels. Leur salut passe alors par la force de leur histoire d'amour.

Je n'aime pas vraiment le terme de tragédie, car il renvoie à un fatum, à une destinée. Les tragédies, au sens strict, comme engluées dans une sorte de causalité implacable, qui plombent les personnages, ne m'intéressent pas. J'aime les histoires dures ou sombres, mais où les personnages conquièrent leur propre liberté, même si cela relève du romanesque...

FREDERIC MERMOUD

LONG MÉTRAGE

Complices - 1h33, 2009

Festival de Locarno 2009

Golden Plaque (Prix de la mise en scène), Festival de Chicago 2009

COURTS MÉTRAGES

Le Créneau - 13min, 2007

Semaine de la Critique, Cannes, 2007

Rachel - 15min, 2006

Nommé aux César 2008

L'Escalier - 22min, 2003

Grand Prix à Pantin, Locarno, Prix du cinéma suisse 2004

Les Electrons libres - 14min, 1999

Prix de la relève à Locarno

Son jour à elle - 4min30, 1998

TÉLÉVISION

Bonhomme de chemin, 89min, 2004

Primé au Festival Cinéma tout écran, Genève

Après une Licence de Lettres et un DESS en philosophie du langage, à l'Université de Genève, Frédéric Mermoud entreprend une formation de réalisateur à l'Ecole Cantonale d'Art de Lausanne (ECAL) dont il sort diplômé en 1999. Durant cette période, il réalise deux courts métrages remarquables : « Son jour à elle » puis « Les Electrons libres », primé au festival de Locarno en 1999 et sélectionné dans une vingtaine de festivals. Il renoue en 2003 avec le court métrage en signant « L'Escalier », primé 18 fois (dont Grand Prix à Pantin, Locarno, Nice, Prix du cinéma suisse 2004), et présenté dans une quarantaine de festivals.

La même année, il réalise son premier téléfilm « Bonhomme de chemin », avec Bruno Todeschini et

Rufus, primé au Festival de Genève Cinéma Tout Ecran 2004.

En 2006, il réalise « Rachel », présenté dans une vingtaine de festivals, dont Clermont-Ferrand (en compétition). Ce court métrage est nommé aux César 2008.

En 2007 il réalise « Le Créneau », court métrage écrit dans le cadre de la collection « Ecrire pour... » de Canal + et interprété par Emmanuelle Devos et Hippolyte Girardot, présenté à la Semaine de la Critique de Cannes en 2007 et a été nommé au Prix du Cinéma Suisse 2008.

« Complices » est son premier long métrage de fiction pour le cinéma.

GILBERT MELKI

HERVÉ CAGAN

« Mon personnage a une expérience de vie qui lui donne un certain recul sur les choses et sur ces histoires de sexe : il ne juge pas, il reste dans la maîtrise de soi, il est blindé. L'enquête qu'il commence au début de l'histoire, dans une certaine routine, se révélera, peu à peu, libératrice pour lui. Il va projeter ses propres manques sur ces adolescents, et être touché par eux. Puis il va se mettre en quête, à tout prix, de vouloir sauver cette fille, Rebecca. C'est un personnage qui se donne toujours le temps de la réflexion, qui est en accord avec la loi mais qui a aussi cette conviction que la vie est bien plus complexe. Cette humanité de Cagan pour l'héroïne se retrouvait sur le plateau, entre Nina Meurisse et moi. Elle était si investie dans son rôle, si présente, que nous nous complétions.

Les scènes de flic sont très délicates à jouer parce qu'on cherche en permanence à éviter les références. Il ne faut pas être trop respectueux de ces scènes-là, mais plutôt essayer des choses avec insolence, crever l'abcès. Emmanuelle Devos et moi jouions naturellement ensemble et cette complicité était profitable à l'histoire. Nous nous étions dit que ces deux-là avaient sans doute eu une histoire d'amour qui n'avait pas fonctionné, sûrement impossible au quotidien. Mais il restait une attirance et une affection.

Ce qui m'a plu d'emblée dans cette histoire, c'est cette façon d'entrer directement par la fin et son absence totale de temps morts : les allers-retours entre ce jeune couple d'adolescents et celui que nous formons Emmanuelle et moi. L'enquête se fait presque toute seule tandis que les parcours des deux couples prennent sens. Et puis, j'ai aimé jouer ce personnage de flic très humain que cette enquête va humaniser encore plus. »

EMMANUELLE DEVOS

KARINE MANGIN

« J'aime assez développer une relation suivie avec un metteur en scène. J'ai rencontré Frédéric Mermoud pour « Le Créneau », un court métrage de la collection de Canal + « Écrire pour... ». Dans le projet que Frédéric avait écrit pour moi, et que j'ai choisi, il n'y avait pas de volonté de m'emmener vers un soi-disant contre-emploi, alors que tous les autres avaient eu l'idée de le faire et ce n'était pas très personnel. Ce que j'aimais aussi, c'est que le personnage masculin était aussi important que le féminin, ce qui est une vraie démarche de cinéaste. Et puis j'ai vu ses deux courts métrages avec Nina Meurisse : j'étais bluffée.

À la lecture de « Complices », j'ai tout de suite adoré le rôle. Karine, la collaboratrice de l'inspecteur Cagan, est au final un personnage qui me ressemble. Il n'a cependant pas ma démarche habituelle, à cause du pistolet

qu'il porte sur le côté ! Le problème des flics, c'est que l'on en voit tellement en fiction télé ou en documentaire que si l'on se réfère à l'imagerie populaire de la flic, c'est extrêmement réducteur. Alors que dans la vie, dans ce que j'ai pu voir en travaillant, il y a autant de genres que de femmes. Il fallait donc jouer une capitaine qui me ressemble un peu, forcément. Sa présence est elliptique dans le film, aussi je devais utiliser ce qui transparaît de moi. J'ai une certaine langueur, c'était bien pour le rôle et complémentaire avec Gilbert Melki qui lui déborde d'énergie. Il apporte le côté sombre, un peu acéré, et moi le côté plus rêveur.

Je ne peux pas être aussi physique que Gilbert, nos énergies sont différentes, nous nous complétons. Tout de suite, sur le tournage, nous nous sommes mis dans un rapport qui ressemble à celui de l'histoire.

J'aime beaucoup la façon dont Frédéric filme même les scènes qui peuvent être dures. C'est très étonnant. C'est parfois dur, mais sans voyeurisme, il réussit à filmer le sexe tarifé sans que cela soit glauque. Du coup, on peut regarder et appréhender ce qui s'y joue. »

NINA MEURISSE

REBECCA

« Rebecca est un personnage très loin de moi et j'ai d'abord eu du mal à trouver une logique à son comportement. Ma pudeur me donnait quelques bouffées d'angoisse à l'idée des scènes de sexe et en même temps c'était un défi que j'ai tout de suite eu envie de relever. J'ai beaucoup discuté avec Frédéric Mermoud du personnage afin de retracer son parcours ».

Nina Meurisse est la Rebecca qui illumine « Complices ». Née en 1988 à Caen, elle n'avait au départ pas particulièrement envie de faire du cinéma. Mais, en 1998, la réalisatrice Patricia Mazuy est en Normandie, elle recherche des figurantes pour son film « Saint-Cyr ». Nina se présente au casting, décroche l'un des rôles principaux et se retrouve à donner la réplique à Isabelle Huppert. Puis elle retourne à l'école où elle poursuit des études musicales, guitare, piano et harpe. Parallèlement, elle se forme au Conservatoire d'Art Dramatique du 14^{ème} arrondissement et au Studio Théâtre d'Asnières. En 2002, Ursula Meier la choisit pour jouer dans « Des épaules solides ». Nina Meurisse s'essaye alors à la réalisation avec

un court métrage : « Petit traité de marketing » qui reçoit le Prix de l'humour au festival de Houlgate. C'est à ce moment-là qu'elle fait une rencontre déterminante : « Frédéric Mermoud m'a simplement auditionnée lorsqu'il préparait « L'Escalier », je ne pensais pas alors que nous allions poursuivre notre collaboration sur trois films. C'est très agréable de pouvoir suivre un réalisateur ainsi qu'une partie de l'équipe. Cela m'a permis de me livrer un peu plus à chaque fois. Frédéric est quelqu'un de très protecteur et très doux. J'ai l'impression que plus nous travaillons ensemble, plus cela devient une évidence. Une fois sur le plateau, il faut essayer de se surprendre et de surprendre l'autre, c'est peut-être le plus difficile... » Sous sa direction, Nina va d'abord être l'héroïne de deux courts métrages très remarquables : « L'Escalier », pour lequel elle obtient plusieurs prix d'interprétation, et « Rachel » nommé aux César 2008. Puis ce sera « Complices », le premier long métrage de Frédéric Mermoud, dans lequel elle abandonne le rôle de Rachel pour devenir Rebecca : « Rachel, le personnage des courts

métrages, est une jeune fille réservée qui va à tâtons vivre ses premiers émois. Rebecca, elle, vit un amour passionnel et va se brûler les ailes pour le préserver. Elle repousse bien plus loin les limites que Rachel. » Dans le film, Nina forme un couple d'amoureux fous avec Cyril Descours : « Nous avons une manière différente d'appréhender le travail des scènes et c'est cela qui a fait la richesse de cette rencontre... j'ai beaucoup appris de lui. » Après le tournage, elle poursuit son travail avec la compagnie Jean-Louis Martin-Barabaz et joue dans l'une de ses productions : « L'Opéra de quat'sous » de Bertolt Brecht. Elle se produit également sur la scène du Théâtre de l'Ouest Parisien dans « Les Trente millions de Gladiator » d'Eugène Labiche et Philippe Gille. Pour Nina, « Complices » reste « la vraie pépite » de sa carrière : « Rebecca est un personnage solaire et plein de vie qui essaye des choses par amour sans en peser les conséquences... Ce qui me touche c'est ce qu'elle est capable de s'infliger par amour. Et la force de vie qu'elle a. »

CYRIL DESCOURS

VINCENT

« Vincent est un être insouciant, pur, malgré son métier de prostitué. Il ne se pose pas de questions. Un personnage qui a un parcours à jouer, allant de l'amour le plus pur à la mort la plus tragique. » Né en 1983 à Francfort, Cyril Descours grandit à Paris et pratique le théâtre dès l'école primaire. En 1999, il s'inscrit au Cours Florent et fait ses débuts dans « La Guerre de Troie n'aura pas lieu » de Jean Giraudoux. Sa première expérience devant une caméra est « Le Jour de grâce », court métrage de Jérôme Salle, en 2000. En 2001, il décroche le premier rôle du téléfilm « L'Enfant de l'aube » de Marc Angelo. Tout le monde remarque alors ce physique magnétique. Parallèlement, il continue ses cours de théâtre et sa maîtrise de traduction littéraire, s'inscrit en 2002 au Conservatoire d'Art Dramatique du 10^{ème} arrondissement. En 2005, il rejoint la compagnie théâtrale « Pas de dieux » et tourne dans le film collectif « Paris, je t'aime », sous la direction de Gurinder Chadha, ainsi

que dans le téléfilm « L'Affaire Christian Ranucci : le combat d'une mère » de Denys Granier-Deferre. En 2006, il est le protagoniste de deux unitaires pour Arte : « Vive la bombe ! » de Jean-Pierre Sinapi et « Rilke et Rodin » de Bernard Malaterre. En 2008, au cours d'un casting, Cyril rencontre Frédéric Mermoud pour le rôle de Vincent : *« Frédéric Mermoud parle souvent de force de vie et de lumière à propos des personnages de Rebecca et Vincent, et c'est vrai que Vincent est un être solaire et solitaire menant une vie plutôt glauque. Il va enfin découvrir la beauté de vivre grâce à Rebecca. »* Cyril décroche le rôle, rencontre sa partenaire Nina Meurisse : *« Travailler avec Frédéric, c'est comme être accueilli dans une famille, il est très fidèle, Nina Meurisse ainsi qu'une bonne partie de l'équipe avaient déjà travaillé avec lui. Une grande complicité s'est très vite installée entre Nina et moi, j'ai l'impression que cela se ressent entièrement dans le film et qu'elle le sert. J'ai compris pourquoi Frédéric est resté fidèle*

à Nina et même après avoir tourné un mois avec elle, je suis toujours ému par son interprétation quand je revois le film. Elle rend son personnage vraiment singulier et attachant. Je lui dois beaucoup. » Depuis, Cyril Descours a tourné avec Alfred Lot dans « Une petite zone de turbulence ». On l'a vu également dans « Français pour débutant » de Christian Ditter. « Complices » reste un tournant décisif dans sa carrière : *« Mon premier rôle important dans un film de cinéma, une expérience inoubliable. Je n'oublierai jamais non plus l'accueil au festival de Locarno. »*

Hervé Cagan
Karine Mangin
Rebecca
Vincent

Gilbert Melki
Emmanuelle Devos
Nina Meurisse
Cyril Descours

Mère de Rebecca
Nicolas Bianchini
Thomas
Jean-Pierre Tardieu
Belen
Yvan Cagan
Homme mûr hôtel
Avocate
Homme affaire hôtel
Laurence
Karim
Lola
Mikael
Médecin légiste
Mère de Vincent
Sœur de Vincent
Nina
Photographe IJ
Pharmacienne
Client hammam

Joana Preiss
Jérémy Azencott
Jérémy Kapone
Marc Rioufol
Yeelem Jappain
Eric Laugérias
Serge Larivière
Anne Loiret
Fred Epaul
Valérie Lang
Jean-Pierre Sanchez
Clara Ponsot
Olivier Guéritée
Pierre Mifsud
Brigitte Chambon
Laetitia Dosch
Nina Rodriguez
Christophe Carry
Virginia Anderson
Cédric Monnet

Réalisation
Producteurs
Co-producteur
Scénario original
Musique originale
Image
Montage
1er Assistant réalisateur
Son
Décors
Casting
Costumes
Maquillage et coiffure

Frédéric Mermoud
Tonie Marshall
Damien Couvreur
Robert Boner
Frédéric Mermoud
et Pascal Arnold
avec la collaboration de
Yann Le Nivet
Grégoire Hetzel
Thomas Hardmeier - AFC
Sarah Anderson
Jean-Louis Frémont
Michel Casang - AFSI
Bruno Reiland
Florent Lavallée
François-Renaud Labarthe
Brigitte Moidon
Dorothee Lissac
Johanita Mutter

Directeur de production
Régisseur Général
Producteur associé
En coproduction avec
Avec la participation de
Ventes
Distribution
Musiques additionnelles
Naive New Beater
Alela Diane
Sophie Hunger
Yuksek
Creature
Alexkid
Jean-Pierre Petit

Laurent Lecêtre
Laurent Coppola
Alain Peyrollaz
Saga Production
Rhône-Alpes Cinéma
France 3 Cinéma
la Télévision Suisse Romande
la Région Rhône-Alpes
et du Centre National de
la Cinématographie
Canal+
France 3
Ciné Cinéma
l'Office Fédéral de la Culture (DFI)
Pyramide International
Pyramide
Live Good
Foreign Tongue
Shape
Tonight
Pop Culture
Come with Me
No Fun At All
Easter Loo
Poison Friends

FRANCE/SUISSE - 2009
35 MM - COULEUR - 1.85
DOLBY SR SRD - 1H33

